

la femme africaine dans un contexte encore non acculturé

Bien qu'il soit difficile de rencontrer de nos jours des « Africaines authentiques », nous ferons l'effort de tracer le profil de la femme africaine se trouvant dans un contexte non encore acculturé ou presque.

Il est vrai que beaucoup d'études, beaucoup de recherches ont été faites dans ce domaine qui ont abouti parfois à de véritables caricatures : ici, la femme est présentée comme un jouet de l'homme, là c'est un être diminué, une mineure sous tutelle permanente, d'abord du père, puis du mari ; dans tous les cas, c'est un être irresponsable, non émancipé, subissant la loi du groupe sur lequel elle n'a pratiquement aucune emprise.

Mais cette vision schématique des choses, loin de rendre compte de la réalité, la déforme plutôt qu'elle n'en appréhende que certains aspects, souvent superficiels. Ce qui est d'ailleurs dû à l'inadaptation des critères d'appréciation. Nous essayerons donc d'aborder cette analyse sous une optique vraiment africaine, considérant la femme africaine selon des vues africaines, l'appréciant selon des normes, des critères spécifiquement africains.

Nous serons cependant parfois amenés à procéder par comparaison pour les besoins de l'exposé.

Cette petite mise au point faite, nous présenterons la femme africaine sous son triple aspect psychologique, affectif et relationnel. Il est inutile de rappeler que ces trois aspects se tiennent et se complètent étant tous des résultats des mêmes facteurs : le milieu, l'éducation. Et l'importance du milieu en Afrique, c'est-à-dire du groupe, qu'il s'agisse du groupe familial, classique ou tribal n'est plus à démontrer.

psychologie

Dans ce contexte où le groupe prime, où la société écrase presque l'individu, comment se présente donc le profil psychologique de la femme africaine ?

La femme encore plus que l'homme est soumise à des règles très strictes, elle doit respecter des tabous de toutes sortes, elle ne fait pas ce qu'elle décide de faire ; sa vie est réglée d'avance, organisée en dehors d'elle.

La femme africaine se présente ainsi comme très timide apparemment : elle ne se manifeste pas beaucoup dans le monde, elle est très effacée, elle n'a pas une personnalité très marquante. Elle suit les réactions du groupe, n'a pas de point de vue propre. Dès le jeune âge, on le lui enseigne et elle sait qu'elle est faite pour servir et servir l'homme. Elle vit en symbiose avec son milieu et il ne se pose pas pour elle le problème de son individualité.

C'est un être qui ne jouit pas de toutes ses facultés, qui passe de la tutelle du père sous celle du mari. Elle est perpétuellement sous les ordres de l'homme. Mentionnons que ce que nous affirmons ici n'est pas vérifié en Afrique seulement. C'était encore la situation de la plupart des femmes du monde entier il y a de cela quelques décennies seulement. N'est-il pas vrai qu'en Europe aussi la femme a été longtemps considérée pour ce qu'elle est et même pour ce qu'elle paraît — c'est-à-dire pour son physique — et non ce qu'elle pense et ce qu'elle fait — c'est-à-dire pour ses capacités intellectuelles, morales et professionnelles ?

La différence au fond n'est qu'une différence de niveau social, de milieu, de civilisation.

Nous verrons plus loin que l'initiation qui est un rite qui transforme le jeune homme en adulte et le fait entrer dans le monde des secrets du groupe est à travers toute l'Afrique généralement réservée aux garçons. La femme n'est donc jamais émancipée ; pourquoi le serait-elle d'ailleurs puisqu'elle jouit de la permanente tutelle du chef de famille ? Même le mariage de la

femme se conclut parfois à son insu. Le contrat se passe entre la famille du futur époux et la sienne. Ceci peut paraître surprenant ; la femme est ainsi privée de son libre arbitre devant un acte aussi grave de la vie qu'est le mariage. Mais cela présente l'avantage de rendre le mari responsable de son épouse devant la famille de celle-ci.

affectivité

On peut donc se demander quelles sont les réactions affectives de la femme africaine.

Une femme mariée dans les conditions que nous venons de décrire ne peut apparemment aimer son mari, ne l'ayant pas choisi. En principe cela est juste. Mais l'observation générale prouve le contraire. La femme africaine a sa manière particulière d'aimer son mari : le mari pour elle représente la force, l'autorité, la sécurité matérielle et morale. Elle éprouve pour son mari une admiration mêlée de crainte révérentielle. Elle reporte sur lui l'amour naturel qu'elle éprouvait pour son père auprès de qui elle trouvait protection et sécurité. L'amour finit généralement par naître de l'estime.

Et si l'africaine admet la polygamie parce qu'elle est institutionnalisée, elle n'est pas moins jalouse de la nouvelle co-épouse qu'elle considère comme une concurrente. Elle veut bien être à deux, à trois, etc., mais elle veut être la préférée. N'est-ce pas là une des manifestations les plus vives (mêmes si négatives) de l'amour ? Il arrive même que des épouses pour continuer d'être les préférées de leur mari vont jusqu'à chercher de nouvelles femmes pour leurs maris. Dans certains cas elles choisissent leurs meilleures amis souvent plus jeunes pour être sûres de ne pas être trahies. Ceci peut paraître scandaleux dans la mentalité de certaines sociétés où la polygamie est en principe condamnée, mais pratiquée sous des formes plus ou moins voilées, plus ou moins élégante.

relations dans le groupe social

Nous avons vu la femme africaine en tant qu'individu issu d'un groupe puis dans ses rapports affectifs avec les éléments du groupe. Nous allons la considérer maintenant dans ses relations avec le groupe social pris comme entité.

D'abord au sein du groupe familial, il ressort de tout ce que nous avons exposé plus haut que la femme a très peu d'initiative au sein de la famille. Elle obéit, exécute plus qu'elle ne décide, ne commande. Elle obéit d'abord à ses parents, à toutes les personnes membres de sa famille ou non, plus âgées qu'elle, à qui elle doit un grand respect ; elle obéit ensuite à son mari à qui elle voue une vénération presque religieuse. Mais ceci ne signifie pas qu'au niveau familial elle assiste passive à tout. Elle participe plus ou moins à certaines décisions surtout en ce qui concerne le ménage. L'éducation des enfants bien qu'étant l'affaire du groupe familial tout entier, lui revient quand même en priorité. Le père n'intervient que dans les situations graves. Notons en passant le rôle prépondérant que joue la sœur aînée du chef de famille appelée au bas Dahomey, Tangninon. Elle préside aux cérémonies familiales et prend presque unilatéralement les décisions les plus importantes au niveau de la famille, décisions qui s'imposent même au chef de la famille.

Si la pratique de l'initiation n'est généralement pas étendue à la femme comme nous l'avons vu plus haut, elle ne demeure pas moins la gardienne de la tradition. Ce sont les filles qui, au niveau de chaque famille, apprennent et retiennent et ensuite enseignent les rites de chaque cérémonie, les tabous et interdits, les noms et leur signification, et même les superstitions etc. Malgré le rôle très effacé que joue la femme africaine dans la société, il existe cependant dans certaines régions comme la Côte-d'Ivoire des sociétés matrilineaires où, par exemple, l'héritage se transmet par l'oncle maternel et le nom par la mère.

Sur le plan purement social, la femme semble également jouer un rôle très passif. Ici encore on a l'impression que la femme est portée par le courant social qu'elle ne contrôle nullement et qu'elle ne peut en aucune façon orienter.

— Les activités culturelles auxquelles la femme africaine participe tels les jeux, les chants et danses folkloriques, etc., sont toujours organisées par les hommes; la femme met son art et sa technique au service de l'inspiration et de l'imagination de l'homme.

— En matière de religion, la femme n'étant pas initiée, n'a généralement pas accès au monde des adultes. Beaucoup de secrets lui échappent donc. C'est seulement lorsque la femme est choisie par le fétiche, qu'elle entre au couvent, qu'elle y reçoit une formation spéciale. Et dans ces couvents de fétiches, certaines femmes jouent un rôle très important, surtout parmi les anciennes. Cependant certaines sociétés secrètes lui sont fermées : telles Oro et Egun au Dahomey. Mais il faut reconnaître que la société secrète la plus vaste et la plus connue, la sorcellerie, est en Afrique comme ailleurs, présidée et essentiellement animée par des femmes. Ceci donne une grande importance à certaines femmes qui sont réputées pour leur pouvoir magique. Certaines Africaines sont comme les hommes des « voyantes » ou des « guérisseurs » et jouissent d'une grande considération dans leur milieu.

Le domaine politique est celui où la femme africaine semble totalement absente. La femme en effet n'étant pas initiée, est en principe exclue des grandes décisions concernant l'organisation, les transformations, en un mot la vie du groupe. Une femme dans la société africaine ne peut être ministre ou conseillère officielle du roi. Une femme ne peut participer à une consultation populaire. Tout se passe en principe comme si la femme n'a pas à

donner son avis sur les problèmes qui se posent à la communauté. Mais en fait, lorsqu'on veut pousser l'investigation plus loin, on s'aperçoit que derrière chaque décision d'un homme, il y a une volonté de femme. Les femmes dans la société africaine sont des conseillères discrètes, subtiles, voire anonymes, mais très efficaces. Les femmes des rois sont souvent consultées sur les plus grands problèmes de l'Etat. C'est ici le lieu de rappeler le rôle prépondérant des amazones du Dahomey qui constituaient le corps le plus sûr de l'armée royale. (1).

En conclusion, nous pouvons dire que la femme africaine du milieu non encore acculturé semble à première vue un être opprimé, complètement écrasé par le poids de la société dont les structures ne lui laissent aucune possibilité d'épanouissement.

Si tout ce que nous avons énoncé plus haut constitue la règle généralement respectée, il faut reconnaître qu'il est des cas limites où la femme manifeste sa volonté contraire à celle du groupe. On a observé en Afrique de rares cas de femmes qui refusent le mari qui leur a été imposé par la famille et acceptent de se faire mettre au banc de la société. Si l'adultère est rare dans la société africaine, il n'y constitue pas moins la libre expression de la volonté de la femme. Dans ce cas très rare, nous le répétons, elle choisit librement son partenaire, certainement guidée par ses sentiments. Mentionnons que la femme adultère est aussi considéré comme paria.

Si en tant qu'épouse, la femme africaine se trouve dans un cas un peu particulier, en tant que mère, chacun sait que l'Africaine est très près de son enfant. Plus mère qu'épouse l'Africaine est prête à tout sacrifier pour son enfant. Elle supportera un homme méchant toute sa vie à cause de ses enfants. Elle acceptera de bon cœur tous les

sacrifices pour procurer à son enfant bien-être et bonheur.

Elle aime son enfant sans calcul, et ne le voit pas grandir. Pour elle, son enfant même grand est toujours ce bébé qui a besoin de sa protection, de sa tendresse. Elle entrera en compétition avec ses belles-filles qu'elle considérera comme des vraies rivales à l'égard de qui elle manifestera une jalousie farouche. Elle s'opposera parfois ouvertement à elles et même arrivera à les faire partir de chez son fils où elle sera heureuse de s'installer seule. C'est là évidemment une déviation de l'amour maternel qui n'est pas très rare en Afrique.

Mais en fait, sous ses extérieurs très accablants, la femme africaine, profondément intégrée à son milieu, s'épanouit en son sein un peu comme en symbiose avec le reste de la société. Ce qu'elle perd sur le plan de l'individualisation de la personnalité, elle le récupère dans l'harmonie qui entoure sa vie lui épargnant ainsi les conflits avec son milieu les déséquilibres et désordres sociaux qui en découlent.

Quel est le but de l'éducation, sinon de former des êtres intégrés à leur milieu, mais en même temps capables de se transcender pour le dynamiser et le transformer.

Il est donc à souhaiter que la femme africaine considérée dans un contexte non acculturé, puisse tout en conservant toutes les valeurs culturelles et spirituelles de son milieu, s'ouvrir vers le monde extérieur pour lui porter son message de pureté naturelle et aussi puiser à la source de la modernité tout ce qui d'une manière ou d'une autre peut améliorer sa condition d'être humain. Ce n'est qu'à ce rendez-vous du donner et du recevoir que pourra s'accomplir la véritable œuvre de civilisation, facteur de compréhension et de paix dans le monde.

(1) La situation de la femme dans les sociétés politiques, économiques, varie selon les régions, notamment dans les civilisations du Behin (Ghana, Togo). Le poids des femmes dans la société traditionnelle explique en grande partie, lorsqu'est venue l'acculturation, le rôle très important qu'elles jouent

comme chefs d'entreprise économique. De plus, dans toutes les sociétés africaines traditionnelles, les femmes accédant à la maternité exercent une influence très grande sur leurs fils et, à ce titre, partagent pour une bonne part, le pouvoir économique, social et politique des hommes. N.D.L.R.

Aurore d'ALMEIDA
Dahomey